

Entretien avec Matéo Maximoff

*Propos recueillis, en novembre 1983, par
Eva Brabant Ecole des Hautes Etudes en
Sciences Sociales, Centre de Recherches
Historiques*

- Vous étiez interné en France même ?

- Matéo Maximoff: oui, j'ai été interné en France dans deux camps différents. Et d'abord parce que... lorsqu'il y a eu le début de la guerre nous nous sommes enfuis de Paris à l'exode comme la plupart des Parisiens, et arrivés à la frontière de l'Espagne lorsque les Allemands ont envahi la France.

- En 40, c'est ça ?

M.M. : En 40, n'est-ce pas nous avons voulu passer... d'abord je suis resté presque un an à Bordeaux avec toute ma tribu, ils sont très très nombreux les Tsiganes à... dans la région bordelaise, mais lorsque les Allemands ont envahi la France, nous voulions partir pour l'Espagne...

- Vous étiez en famille à ce moment-là ?

M.M. : Oui, j'étais avec toute ma tribu, ma tribu, nous étions peut-être plusieurs centaines, peut-être 2 000 au total. Et alors nous avons voulu aller de Bordeaux vers l'Espagne et on nous a pas laissé entrer, on nous a refoulés et c'est ainsi qu'on nous a pris donc au retour et on nous a conduits dans le camp de Gurs et dans le camp de Gurs là-bas il y avait déjà des dizaines et des dizaines, des milliers des Espagnols de la guerre civile et peut-être une vingtaine de juifs déjà qui avaient été pris sur les routes, et nous, les Tsiganes avec eux. Et là je suis resté 42 jours interné avec toute ma tribu, naturellement les hommes d'un côté et les femmes et les enfants d'un autre. Nous nous voyions qu'une fois par semaine entre les deux camps, c'était un camp immense, le Gurs et puis...

- C'était où déjà ?

M.M. : Dans les Hautes-Pyrénées, à la frontière espagnole. Et puis ensuite au bout de 6 semaines, nous avons été libérés.

- Ah ! :

M.M. : Mais la France était occupée en deux, alors nous sommes allés dans le Sud, nous sommes allés à Tarbes, là où il y avait déjà des tribus tsiganes qui étaient elles dans un champ, dans un lieu fixe. Nous sommes restés là du mois d'août au mois de mai de l'année suivante, en 41. Mais au mois d'avril-mai 1941, la police est venue et nous a amenés à Lannemezan. Là c'était un plateau de je ne sais plus combien de kilomètres... 10 kilomètres sur deux, tout à fait nu, il n'y avait rien, pas à 3 km et demi, il n'y avait absolument rien. Et là j'ai été interné pendant tout l'été, on n'avait pas le droit de sortir sur la route, et sauf aller faire des commissions dans la ville, je vous dis à 3 km 1/2, mais il n'y avait pas de locomotion, il fallait y aller à pied, 7 km aller et retour, et nous étions autorisés d'aller dans la ville de Rosso, sauf les jours de marché à midi. Et ensuite lorsque l'hiver il est venu, il y avait à Lannemezan, un ancien hôpital Rotschild qui avait été construit pour la guerre 14-18 et qui n'avait pas été achevé, et on nous a mis dedans. Il n'y avait ni porte, ni fenêtre, ni rien du tout, rien, simplement un bâtiment, comme ça des murs. Alors nous sommes restés là-bas pendant deux ans.

- Deux ans ?

M.M. : Oui, plus que ça... au total je suis resté 31 mois et demi en tout, c'était dans ce lieu là où nous étions 400, et je vous dis on n'avait pas le droit de sortir même sur la route, on n'avait pas le droit de circuler.

- Et comment avez-vous pu vous procurer la nourriture... et tout ça ?

M.M.: Alors la nourriture c'était absolument difficile et abominable parce que tout d'abord nous n'avions aucune aide de qui que ce soit, ni de l'Etat, ni de la Croix-rouge, ni personne. Il fallait donc que nous vivions par nous-mêmes. Or évidemment au bout d'un petit nombre de mois, toutes nos réserves étaient épuisées hein, nous n'avions plus les moyens d'avoir... d'avoir quoi que ce soit. Alors nous avons fait des pétitions à la préfecture. C'est moi-même qui l'ai fait, parce que j'étais le seul parmi les 400 à savoir lire et écrire.

- Ah ! oui?

M.M.: Alors j'ai fait les pétitions pour toutes ces familles à la préfecture ils n'ont pas demandé des aides, mais éventuellement nous autoriser à circuler dans le département pour pouvoir faire des petits métiers. Et nous avons obtenu l'autorisation de... seulement pour les hommes, parce que les femmes et les enfants devaient rester internés au camp, et nous avons réussi l'autorisation de circuler dans le département pendant 10 jours par mois. Ainsi je partais à pied, avec mon petit sac sur le dos avec mon frère et nous allions dans les campagnes faire des étamages, quelques réparations, nous débrouiller, nous dormions dans des granges ou dans des caves ou n'importe où, et nous devions vivre comme ça. Et puis bien entendu au bout de deux ou trois mois, le département des Hautes Pyrénées est petit et nous étions nombreux, alors j'ai fait d'autres pétitions... nous avons obtenu à pouvoir circuler dans les départements limitrophes. C'était très bon. Et ensuite... ensuite au bout de quelques mois encore, nous avons obtenu l'autorisation de circuler dans tous les départements libres, la France libre, et ça a été ensuite supprimé lorsqu'il y a eu le débarquement en

Afrique du Nord et que les Allemands ont occupé la France entière, voyez... Mais autre ment nous n'avons jamais eu une aide de l'Etat, on a tout prévu par nous mêmes. La nourriture n'était pas difficile du moment qu'on pouvait avoir de l'argent, parce que nous étions tout de même en pleine campagne et puis à ce moment... par exemple, moi je me rappelle qu'à l'époque moi je ne fumais pas et mon frère non plus, mais nous avons les cartes de tabac et il était très facile d'échanger les cartes de tabac contre du pain ou de la nourriture, on faisait du troc on était obligés... je me rappelle... Mais pour vous donner une idée... je suis entré dans le camp à l'âge de 23 ans, j'étais donc très jeune, je faisais 75 kg et lorsque je suis sorti 31 mois après je ne faisais plus que 44 kg, je n'avais plus que la peau. D'ailleurs tous les gens croyaient que j'étais tuberculeux tellement j'étais devenu maigre, et je me demande même comment j'ai pu survivre. Je ne suis pas le seul évidemment, tous mes compagnons étaient de la même façon.

- Vous aviez vos parents là à l'époque ?

M.M. : Oui, il y avait toute ma famille avec moi, c'est-à-dire que moi j'étais avec mon frère et ma sœur et je suis le frère aîné, mais à côté de moi il y avait ma grand-mère et mes oncles, mes tantes, toute la tribu, toute la tribu, toute la communauté.

- Donc quand vous avez circulé vous avez ramené ce que vous avez pu...

M.M. : Alors au bout d'un certain moment, peu à peu la situation s'est améliorée. Un de mes oncles a demandé de pouvoir sortir, de faire quelque chose... alors on lui a dit : oui, si vous trouvez un logement et si vous avez les moyens de le payer, on vous autorise. Alors il a trouvé un petit logement à une vingtaine de kilomètres de là et on l'a autorisé. Et ensuite moi-même j'ai fait des démarches, démarches sur démarches, et j'ai obtenu la même autorisation d'avoir quelque part un appartement n'importe quoi et comme disons-le, nous sommes des Tsiganes, et nous avons cassé un peu d'or, comme nous en avons un peu, les Tsiganes ont de l'or vous savez, c'est pas les banques, nous n'avons pas des argents en banque nous. Alors on avait un peu d'or, eh bien j'ai pu faire du trafic évidemment et vendre de l'or et nous avons trouvé une très belle villa dans la région de Tarbes, donc ça nous a permis d'y aller là-bas, assignés naturellement sur place, nous avons la villa, nous pouvions travailler et travailler librement dans tout le département ça nous suffisait à nous, notre famille Maximoff, le bâti ment, la villa était très bien, pas de problème comme tous les Français, mais le jour du débarquement de Normandie personne ne s'en va aussi.

- Ah bon?

M.M. : Oui parce que nous étions tout de même assignés, on n'avait pas le droit d'aller ailleurs, nous étions restreints. Alors dès le jour du débarquement, nous sommes partis, nous avons pris nos sacs sur le dos et puis nous sommes partis et nous avons mis huit jours pour arriver à Paris, où naturellement une fois arrivés à Paris, eh bien nous étions dans la jungle. C'est-à-dire qu'il y avait autour de Paris pas mal de Tsiganes, nous nous sommes cachés chez eux, du débarquement jusqu'au jour de la Libération. Au jour de la Libération d'ailleurs, je participais avec mon frère.... on cherchait les Allemands ici dans Montreuil, alors vous voyez c'était...

- Ah vous étiez déjà ici ?

M.M.: Oui, je crois qu'on est arrivé à Paris vers le 14 juillet, par-là voyez, parce que Paris a été libéré au mois d'août, mais seulement parmi nous ici... c'était... c'était autre chose.

- Comment ça c'est passé pour vous ?

M.M. : C'était difficile, voilà, lorsque nous sommes arrivés à Paris, donc il y avait encore la guerre naturellement, ça n'était pas encore la Libération, mais il y avait autour de Paris dans ce que l'on appelait alors la zone, c'est-à-dire à 103, Montreuil, il y avait d'immenses quartiers, ici par exemple vous avez beaucoup de Tsiganes autour de moi. A l'époque c'était donc les deux quartiers, alors c'était facile pour nous, Les Tsiganes de Paris naturellement n'étaient pas tellement molestés, parce que Paris est immense et ils se perdaient dans la foule, et il y a eu très peu, très peu de sanctions de la part des Allemands, ils avaient d'autres chats à fouetter que les Tsiganes, vous comprenez ?

- Oui, oui, mais... ni la police française ?

M.M. : Non, la police française non plus, la police française a été à Paris de notre côté, on n'a aucun reproche à faire de ce côté-là.

- Ah bon !

M.M. : Et seulement aussitôt la Libération, les Tsiganes se sont tout de suite relevés, parce que comme il manquait beaucoup de matières premières comme il manquait beaucoup de travaux, les Tsiganes qui sont les plus grands spécialistes du monde en chaudronnerie, ont été très utiles et pour l'Etat ils ont, ils ont reconstitué toutes les cantines des tas de banques, des usines, tout ce qui est fait de cuivre, ils ont été vraiment très très très bien. Quant à moi, par exemple, je lisais beaucoup de journaux, parce que je voulais me rendre compte; et j'ai écrit au Figaro en disant : Comment se fait-il qu'on parle tellement des Juifs et qu'on ne parle pas des Tsiganes, et pourtant 500 000 des nôtres sont morts dans les camps de concentration... Moi-même, du côté de ma famille il y a dans... en Pologne, il y a eu 27 de ma famille qui ont été tués le même jour. En Hollande, il y a eu ma belle-mère, la seconde femme de mon père et ma petite demi-sœur qui n'avait que 11 ans, ont été tuées aussi, et d'autres... et j'ai écrit au Figaro et puis les frères Tharaud de l'Académie Française ont répondu dans le journal, ont fait un bon article sur les Tsiganes, et j'avais lancé le chiffre de 500 000 morts et c'était à peu près le chiffre exact. Et naturellement après lorsque l'Allemagne de plus en plus a été envahie, que les camps ont été libérés, j'allais pratiquement tous les jours dans un hôpital, j'ai pris un jour par hôpital pour chercher sur les listes et de voir ce que sont les Tsiganes et puis rendre des visites partout, ah si j'ai trouvé pas mal de Tsiganes que j'ai rencontrés dans les hôpitaux, qu'on amenait, j'allais voir des déportés un peu partout, mais parmi ceux qui étaient dans les hôpitaux disons qu'il y a 98 à 99 % qui sont morts dans les mois suivants, et des gens qui ne reviendront plus.

- Ce qui nous intéresse en particulier c'est comment les gens ont vécu après cette expérience ? Voyez... comment... Qu'est-ce que c'est devenu pour vous ? Comment vous avez vécu avec ?

M.M.: Bien c'est-à-dire que voilà, nous sommes un peuple nomade, nous avons bougé, nous avons voyagé depuis l'origine, et maintenant quand on nous parle de faire pour nous des camps de stationnement, pour nous ça devient tout de suite camps de concentration.

- Oui.

M.M.: Nous avons tellement peur, tellement peur de cet internement, et nous savons, nous savons, nous nous en doutons bien que si jamais il y a un événement imprévisible, s'il y a une nouvelle guerre, nous serons les premières victimes, comme nous avons toujours été.

- Oui.

M.M. : C'est pour ça que les Tsiganes en France et même en Europe commencent de plus en plus à se sédentariser, comme moi je le fais ici.

- Oui.

M.M. : Moi voyez comme je suis ici, voyez ma maison, on dirait que je suis arrivé hier et que vais partir demain, parce que nous tous...

- Vous avez ce sentiment ?

M.M. : Parce que pour nous tous, toute maison quelque ce soit, elle est provisoire.

- Ah bon.

M.M. : Vous comprenez ? Nous sommes... je ne sais pas moi... enfin moi je suis malade malheureusement, mais disons que pendant ma vie, je suis là depuis 22 ans, mais quand je suis huit jours à la maison, je suis malade, il faut que je parte...

- Ah bon.

M.M. : Alors vu en France les tracasseries qu'on nous fait, n'est-ce pas les choses qu'on nous fait, alors le voyage devient de plus en plus difficile, et ce qui est... je le dis souvent que ça soit à la radio ou à la télévision, ça quand on m'interroge, je le dis et le répète mais je n'ai pas peur de le répéter, avant la guerre par exemple, nous avions 5 à 10 000 endroits dans lesquels nous pouvions stationner, on pouvait aller dans l'endroit, nous connaissions nos endroits, c'était par fois entre deux villages ou au bord d'une rivière, bon bien quand même c'étaient de petits endroits mais où nous pouvions stationner; aujourd'hui, nous ne pouvons plus stationner, mais il y a 10 000 campings pour les nomades du mois d'août !

- Oui.

M.M. : Alors vous les Français, vous aimez bien travailler dans un bureau ou à l'usine ou à l'atelier, n'importe où, pendant 11 mois, mais le 12^e mois vous devez des nomades.

- Oui.

M.M. : Alors vous nous enviez et vous avez pris le nomadisme à notre place, nous les nomades on est obligé, on nous a obligés à être sédentaires... sédentaires. Alors nous ne comprenons pas. C'est-à-dire que vous voulez nous supprimer quelque chose que vous voulez prendre, et si vous en aviez la possibilité vous feriez comme nous.

- Donc, vous avez plutôt l'impression que c'est la tendance générale après la guerre qui pèse sur vous ?

M.M.: Oui...

- Plutôt que le souvenir particulier des camps.

M.M. : C'est ça... c'est-à-dire que des camps de concentration on en a eu beaucoup en Allemagne, nous avons des récits absolument épouvantables. Nous avons des témoignages en ordre, mais nous n'osons pas beaucoup en parler, comme un peuple qui cherche à oublier le passé et qui ne pense pas à l'avenir. Nous voulons vivre actuellement, n'est-ce pas ? Notre problème actuel, peu m'importent les problèmes de demain, mais c'est ceux d'aujourd'hui que nous devons résoudre, n'est-ce pas... mais de plus en plus on commence à s'intéresser à nous. Nous avons des... des gens qui s'intéressent beaucoup à nous et nous essayons maintenant de pouvoir, de pouvoir montrer que nous sommes un peuple comme un autre, et avec nos espérances... nous avons réussi à démontrer que nous ne sommes pas toujours les illettrés que nous étions.